

RAYMOND CEUPPENS

L'ÉTÉ POURRI

roman



DENOËL

Extrait de la publication

L'été pourri

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

*À bord de « La Magda »
Sous la grand-voile*

*Raymond
Ceuppens
L'été
pourri*

roman

Denoël

**© by Éditions Denoël, 1982.
19, rue de l'Université, Paris 7^e
ISBN 2-207-22813-4**

Au R. P. Daniël Goemaere

**« De rechtvaardigen zijn
in Gods hand.
Zij zijn in vrede. »**

Sagesse chap. III-V.1.

Première partie

Il avait fait presque chaud la veille, le soir était tombé sur une douceur d'air qui portait des senteurs de campagne et de bois. Le vent descendait la rivière par doux à-coups courbant un peu les hautes herbes maigres et balançant les cordages gris qui pendaient de la coque du *Pierre-Émile*.

Le lendemain le vent avait tourné au nord. Le soleil s'était levé en boule rouge au travers d'un brouillard de mauvais temps, puis le ciel avait blanchi comme lors des derniers froids de printemps et la température avait baissé. Dans l'après-midi il s'était mis à pleuvoir et l'espace était redevenu gris et clair comme au début de novembre. L'eau reflétait le ciel presque blanc et, de l'autre côté de la rivière, les arbres feuillus grisailaient. Sur la rive l'étroite rue qui serpentait entre les briqueteries désaffectées et les anciennes maisons ouvrières était baignée d'une lumière d'été froid, l'eau boueuse des bras des canaux qui s'avançaient de quelques mètres dans les terres ouvrait des lumières presque ensoleillées dans les venelles plongeant vers la rivière.

Sur la pente d'échouage du chantier Van Ekerloo

deux ouvriers frappaient à coups de masses une courbure de tôle qui se déchirait en frange de rouille. L'arrière de la péniche en démolition disparaissait sous l'eau verte du bras de canal ensablé. La clarté grise inondait les hautes cheminées inclinées les unes vers les autres. À deux endroits la rue était barrée de madriers étançonnés par des poutres d'acier. À la fin de cet hiver doux, une cheminée s'était écroulée entre deux séchoirs à briques abandonnés, un bouc et un chevreau avaient été écrasés et un collier d'acier avait rebondi jusque sur le pont d'une péniche à l'amarrage.

Gaétan entendit d'abord les coups de masse du chantier Van Ekerloo, il crut que c'était Is qui travaillait au *Pierre-Émile*, mais en passant au-dessus du bras d'eau il aperçut la tête et les épaules d'un des ouvriers. Le tournant passé, ce fut réellement le marteau de Is qu'il entendit.

Le chantier où s'abîmait lentement le *Pierre-Émile* était fermé depuis plus d'un an, la porte de fer était tenue close par une chaîne passée dans les trous laissés par les serrures. Par un orifice dans la clôture en plaques de ciment on voyait l'intérieur de la cabane où était inscrit BUREAU en lettres soigneusement goudronnées sur un panneau de bois. Il y avait encore un mince dossier posé sur une table de dactylo, des carnets et des feuilles de papier sur une étagère et une cafetière sur une chaise à côté d'un poêle à charbon rouillé. Une fois par mois M. Steyart, le propriétaire du chantier failli, venait relever le

courrier qui aurait pu être jeté dans la boîte aux lettres, il fourrageait dans quelques papiers dans la cabane-bureau, puis repartait en fermant soigneusement le cadenas sur la chaîne qui tenait joints les deux battants de porte. Il ne regardait jamais les ferrailles d'une timonerie ni les morceaux de grue rouillés qui encombraient le haut du chantier, il ne voyait rien de la pente d'échouage herbue entre les ordures et les détritiques et il ne semblait jamais avoir accordé le moindre coup d'œil au *Pierre-Émile*, l'arrière baignant dans la rivière et se mettant à flot aux crues et aux grandes marées.

Un jour il avait dû apercevoir Is qui, debout à l'avant du *Pierre-Émile*, débarrassait le pont de gravats qu'il rejetait dans l'eau noirâtre presque stagnante qui entourait l'étrave. M. Steyart avait fait semblant de ne rien voir, il s'était dépêché de quitter son ancien chantier et s'était précipité dans sa grosse voiture où l'attendait une relation d'affaires. Il avait dit quelques mots en souriant, indiquant de son cigare le bout du chantier. Les deux hommes riaient quand la voiture fit marche arrière puis M. Steyart avait fait un signe de la main comme si plus rien de ce qui se passait sur son ancien chantier ne le concernait et que, somme toute, il n'était pas mécontent d'être débarrassé de ces deux hectares et demi de boue, de rails d'échouage hors d'usage, de treuils détériorés et d'épaves que l'on ne pouvait plus identifier. Côté aval, le chantier s'appuyait sur les hangars désaffectés d'une briqueterie qui le séparaient du chantier Van Ekerloo. Côté amont, c'était la venelle qui s'arrêtait à quelques mètres de l'eau puis un mur en plaques de ciment dont une partie s'était écroulée,

livrant passage à qui voulait descendre sur le chantier ou l'utiliser comme lieu de versage. De temps à autre, Is y trouvait un vieux frigo ou un matelas éventré baignant dans quelques centimètres d'eau, mais il n'y avait plus assez d'habitants, de plus ils avaient toujours été trop pauvres pour que le chantier devienne un véritable dépotoir.

Gaétan entraît toujours dans le chantier par la brèche du mur, il franchissait les gravats envahis d'herbes et descendait le petit amoncellement boueux jusqu'au bas de la pente à l'endroit où l'eau de la rivière dépose des alluvions mazouteuses, entre les blocs de béton supportant les rails d'échouage. Là, il freinait brutalement, faisant déraper la roue arrière de son vélo et s'immobilisait, le pied droit posé sur l'extrémité d'un rail, en faisant un bruit de gorge imitant le dérapage d'un pneu de moto.

Is était à l'arrière du *Pierre-Émile*, il enfonçait à coups de marteau des fiches de bois entre deux lattes du pont. Il avait vu Gaétan passer par la brèche du mur et entendu le bruit du vélo dérapant dans la boue, mais il n'avait pas relevé la tête ni cessé de frapper sur les fiches.

Gaétan remonta la pente d'échouage jusqu'à la cabane puis redescendit le long d'un rail et s'arrêta de l'autre côté de l'étrave du *Pierre-Émile*. Il coucha son vélo dans l'herbe et gravit la fraction d'échelle posée contre la coque. Le pont était assez incliné pour qu'il dût se tenir à la bâche qui couvrait le rouf, les semelles de ses pantoufles poisseuses de boue le faisaient glisser sur les planches du pont en y laissant des taches graisseuses et noires. Il s'arrêta devant Is qui leva la tête au moment où Gaétan lui demanda si

cela avançait. Is haussa les épaules puis lui dit : « Tu salis le pont avec tes pantoufles. » Gaétan ne sut que répondre parce que ce reproche lui paraissait injuste, il regarda les semelles de ses pantoufles. « Il faudra quand même le nettoyer avant de repeindre... et puis tu dois encore y travailler, dit-il.

— Je ne crois pas que je vais le repeindre. Je vais le gratter et puis le huiler. »

Is cessa de frapper et se releva en appuyant sa main gauche sur son genou. Il fit un pas en se déhanchant parce que la position accroupie lui avait été pénible, il déposa son marteau sur une caisse retournée et regarda le pont abîmé, la timonerie sans vitre et sans porte et le rouf recouvert d'une bâche trouée, attachée par des bouts de cordage. « Les taches de boue et de mazout laissent des traces, les saletés entrent dans le bois... »

Gaétan regardait Is, il avait souri puis détourné la tête parce qu'il était certain que Is avait raison, il lui semblait évident, en y réfléchissant, que cette boue noire, grasse, chargée de mazout allait entrer dans le bois et y laisser des traces comme de l'huile sale sur un plancher. Il frotta ses mains sur ses cuisses avant d'enlever ses lunettes. Il ouvrit largement la bouche, y introduisit le plus loin possible un verre et y souffla de la buée, il tira son mouchoir de sa poche et nettoya le verre et passa même un coin du mouchoir sur la partie de la monture qui reposait sur le nez. Quand il remit ses lunettes, il lui sembla que les verres étaient moins sales mais plus désagréables à supporter, la clarté du ciel reflétée par l'eau et les choses brillantes se réfractaient sur quelques atomes de malpropreté grasse.

Is avait pris un balai posé contre la timonerie et balayait le pont ; des échardes sèches, des débris de couleur écaillée et toutes sortes de menus détritrus volèrent vers l'eau et y flottèrent quelques minutes avant de s'échouer, poussés par le vent, dans la boue et entre les herbes. Is appela : « Où es-tu Gaétan ?

— Aux machines. »

Is donna encore quelques coups de balai puis entra dans la timonerie, une partie du plancher manquait et une échelle de bois descendait dans la cale vide. Gaétan était accroupi entre le bordage et le moteur, il grattait la graisse durcie et des traces de rouille avec un éclat de bois. Is le regarda quelques instants puis s'assit sur un madrier, la lumière du jour entrant par la timonerie, les hublots du rouf avant et les ouvertures dans le capot du petit rouf arrière. « Quand est-ce qu'on pourra le remettre à l'eau, Is ? demanda Gaétan.

— Oh !... il faut d'abord finir le pont pour qu'il ne pleuve plus à l'intérieur, après, s'occuper de la coque, et voir ce qu'on peut faire pour le moteur.

— Qu'est-ce qu'il faut faire pour le moteur ?

— Je dois demander à un mécanicien.

— Et après ? » demanda Gaétan.

Is soupira. « Après, je ne sais pas Gaétan, on verra.

— Mais tu es payé pour arranger le *Pierre-Émile* ?

— Non, tiens...

— Et tu le fais quand même ? »

Is ne répondit pas immédiatement, il se leva et mit ses mains dans les poches de sa salopette. « Si je sais

l'arranger pour qu'il navigue, je le prends pour naviguer.

— Tu peux le prendre ?

— Non, il n'est pas à moi...

— À qui est-il ?

— Je n'en sais rien, je crois qu'il est abandonné, mais comme le chantier a fait faillite, il appartient aux gens à qui M. Steyart doit de l'argent... Et comme tout ça va durer longtemps... D'ailleurs je ne crois pas que ce bateau vaille encore quelque chose pour ces gens !

— Mais pour toi, oui ! »

Is fit quelques pas dans la cale puis il dit : « Viens, Gaétan », et il remonta sur le pont. Il dut encore appeler deux fois le garçon avant qu'il émerge de la timonerie et redescende à terre. « Tu ne travailles plus ?

— Tantôt », fit Is, et il se dirigea vers la brèche du mur.

Pour rentrer chez lui, Is pouvait gravir la douzaine de marches de béton qui fermait la venelle aux crues de la rivière et y redescendre par un petit escalier de pierre bleue, mais le fond de la ruelle servait de cour aux plus anciens habitants, et, chaque fois que Is empruntait ce passage, il se heurtait à des cordes tendues d'une façade à l'autre sur lesquelles séchaient des draps, des torchons bleu et blanc et des tabliers noirs à fleurs roses et violettes. Les vieilles femmes lui avaient fait des reproches parce qu'il avait peut-être souillé leur linge fraîchement lavé, les hommes avaient ostensiblement détourné la tête, ne voulant à aucun prix être mêlés à une querelle qui les opposerait à Is.

Il remonta la berge jusque sur la rue et contourna les jardinets qui bordaient les deux maisons d'angle, Gaétan le dépassa et entra dans la venelle en cabrant son vélo, la roue arrière creusant une trace noire dans les cendrées. Dans le jardinet qui jouxtait l'entrée du chantier Steyart, une femme se releva de son potager, elle regarda Gaétan en souriant puis se tourna vers Is qui avançait les mains enfoncées dans sa ceinture. Arrivé au bout de la venelle, Gaétan vira en faisant déraper sa roue arrière et revint se garer presque à côté de la femme. Elle le regarda encore mais sans lui sourire, presque sévèrement en fermant à demi les paupières derrière ses épaisses lunettes qui s'enfonçaient dans ses joues violacées. Elle se tourna vers Is et lui dit en croisant les bras : « Vous avez vu le propriétaire, M. Steyart ? Il est encore venu ce matin !

— Je n'ai rien vu, dit Is.

— Il est venu prendre le courrier et puis il est reparti en vitesse, comme s'il avait le feu au cul...

— Il n'a rien dit au sujet du bateau ? demanda Is.

— Non, non... » La femme regarda vers la rivière puis vers le chantier. « Vous continuez à travailler dessus, vous ?

— Oui, sans doute, dit Is.

— Vous allez en tirer quelque chose ?

— Je ne sais pas...

— Vous ne pouvez quand même pas continuer comme ça... à travailler pour rien..., ou bien vous avez quelque chose en vue... Demandez à Steyart pour le racheter !

— Oh ! dit Is, avec quoi donc ?

— Ah ! bon », dit la femme comme si elle venait de prendre enfin connaissance de la tare originelle de Is, « il me semblait bien que ce n'était pas pour l'acheter. » Et Gaétan qui écoutait en se balançant sur son vélo comprit que maintenant la femme soupçonnerait Is de remettre le *Pierre-Émile* en état pour se l'approprier.

La femme se baissa pour ramasser un seau émaillé rempli à ras bord de légumes fraîchement arrachés. « Vous savez que le propriétaire est venu ?

— Le propriétaire du bateau ? demanda Is.

— Non, d'ici, je lui ai dit que vous aviez des difficultés pour le moment.

— Je ne suis pas le seul par ici, dit Is.

— Non, mais vous savez il n'est pas facile... il voudrait surtout vendre. Je crois qu'on n'en a plus pour longtemps ici. » Is ne répondit pas immédiatement, il regardait Gaétan qui semblait s'impatienter. « De toute façon, ils vont finir par tout démolir, ici dans le Hoek.

— Oui », dit la femme et elle posa son seau pour regarder Is bien en face : « Vous savez qu'il peut vous faire partir tout de suite parce que vous ne payez pas votre loyer régulièrement !

— Je sais, il y a des années qu'on ne paye plus régulièrement les loyers ici... depuis la fin des briqueteries, ça fait plus de vingt ans, non ? »

La femme reprit son seau. « Il y a vingt ans, oui, mais ce n'est plus comme avant, maintenant il y a le chômage pour ceux qui ne travaillent plus !

— Ah ! oui », répondit Is et il fit un pas vers Gaétan qui tournait son guidon pour repartir vers le fond de la venelle.

« Vous devriez trouver quelque chose pour gagner votre vie...

— Oui », fit Is, il regardait toujours vers la femme mais il s'était mis à avancer à la suite de Gaétan qui avait déjà atteint le bout de la venelle et revenait lentement, debout sur les pédales. « L'âge de la pension vient vite vous savez...

— Ah ! oui, c'est vrai », répondit Is. La femme fit un geste de la main et retourna au milieu de son potager.

Gaétan posa son vélo contre la façade et poussa la porte au moment où Is montait les trois marches de brique. Aselma était assise à la table, les deux bras posés sur un illustré publicitaire grand ouvert devant elle. Elle tenait un petit couteau à pommes de terre dans sa main gauche et un bout de crayon finement taillé dans la droite. Trois pommes de terre étaient posées contre une caissette brune de poussière terreuse, quelques autres déjà épluchées et coupées flottaient à demi dans l'eau d'une casserole sans manche.

Gaétan se laissa tomber sur le divan entre deux tas de journaux, il se releva aussitôt et se pencha sur la table vers l'illustré que regardait Aselma. « Qu'est-ce que tu fais, Selma ? » demanda-t-il.

Aselma sourit sans répondre, puis elle dit sans quitter des yeux la double page : « Comment vas-tu Gaétan, tu as été au bateau ? » Is répondit à la place du garçon : « On vient du bateau. J'ai parlé avec Mme Brem. Personne n'est venu ?

— Non, pourquoi ? »

Gaétan, accoudé à la table, faisait rouler les pommes de terre l'une contre l'autre, Aselma avait

D'abord le décor : l'estuaire de l'Escaut avec affluents, canaux, terres bourbeuses, chantiers maritimes abandonnés, mesures, une autoroute, une ville au loin. De l'eau partout, brouillard et pluies.

Au milieu de ce paysage élémentaire, des personnages instinctifs, peu parlants qui se divisent en groupes autour de Gaétan, héros central : sa famille, mère serveuse dans un restaurant, sœurs oisives; les Besnoit, voisins accueillants mais pusillanimes; ceux du Hoek, Is, Selma sa femme, Sibel leur fille.

Quant à Gaétan — est-ce un enfant? un demeuré? — il va d'un lieu à un autre, d'un personnage à un autre sur son vélo, des lunettes salées au bout du nez. Il réfléchit beaucoup. Avec difficulté. Il pressent une certaine unité des choses à travers ses jeux d'enfants, ses émois érotiques, ses perpétuels déplacements d'âme en peine. Peu à peu, sa vision du monde se décante et, dans les dernières pages, l'illumination lui vient.

Ce roman dégage une présence des objets et des êtres, une chaleur humaine, une luminosité poétique exceptionnelles.

DANS LA MÊME COLLECTION :

Lionel Marek

L'AN PROCHAIN A AUSCHWITZ, roman

Henry Montaignu

LE CAVALIER BLEU, roman